

« Tu aimes tes médecins ? » 9. 8. 2019.

Regard profond, à la fois sceptique, étonné, intéressé et bienveillant : « Tu aimes donc tes médecins ». Je ne sais s'il faut ponctuer par un point d'interrogation ou d'exclamation. J'opte pour le point d'interrogation.

Oui, j'aime "mes" médecins. En raison de mon avancée en âge, ils sont devenus nombreux et sont de toutes les générations, depuis le jeune, qui relaie celui qui me traitait avant, parti à la retraite, ou que je consulte juste pour avis devant une décision médicale à prendre, au référent de longue expérience, à la retraite depuis dix ans et toujours au travail de 9h du matin à 10 h du soir, tranquille et passionné.

Ce sont des chefs d'œuvre d'humanité. J'admire leur savoir, perpétuellement actualisé, leur regard formé par la clinique, que ce soit dans l'examen ou dans l'écoute, leur compétence capable de tâtonnements. J'aime leur bon sens, qui, dans tout le savoir intellectuel, demeure. Ceux qui me soignent sont d'une belle probité, assument la responsabilité, soutiennent le face à face constant avec la mort, les angoisses – mes angoisses- et la douleur de l'autre, le risque d'erreur dans leur pratique. Ils aiment ce qu'ils font, y compris leurs horaires difficiles, y compris l'alimentation rigoureuse que cet horaire exige. Ils goûtent l'existence, qu'ils veulent de qualité. Ils savent s'estimer, sans trop d'illusions, conscients de leurs limites, mais fermement. Tout cela les fait beaux, solaires.

Regarder comment ils raisonnent, comment ils examinent, comment ils prennent décision, être témoin de tant d'intelligence, de rationalité, de culture et d'empathie (car ils sont ailleurs que dans la sympathie ou l'antipathie, ailleurs que dans l'affectif), cela fait du bien. Les voir tout simplement, être juste en contact d'inconscient à inconscient, fait du bien me fait du bien.

Je leur dois un corps magnifique, tonique, sans douleurs, souple, et rapide, apte à l'effort et disponible pour le repos : un corps félin en ses capacités et son endurance et son bien-être. Ils ont fortement contribué à ce qu'il soit ainsi par leurs conseils que j'ai vraiment suivis, par la prophylaxie, l'attention dès les premiers symptômes le cas échéant et le passage de la main au bon confrère, les bons gestes, les bonnes décisions prises avec mon accord ce qui les a rendues d'autant plus efficaces, l'écoute de mon histoire et de mon désir, qui leur a permis de me donner une santé mienne jusque dans le très difficile et le très singulier. Ils ont tous accepté que je sois autre que ce qu'ils envisageaient d'abord – toujours la clinique !- et se sont intéressés à cela, ont été heureux de le promouvoir par leur vigilance et leurs suggestions. Pour toutes ces raisons, mais n'ayant pas non plus écarté –parce que je suis chrétienne- le conseil et le faire des chirurgiens esthétiques, ayant appelé à l'aide un jeune dentiste qui comprit tout, je dois vraiment au monde médical l'audace et la beauté de mon sourire, sourire de femme qui n'est plus jeune, sourire de femme s'appêtant à entrer dans l'âge, sourire de femme qui voudrait devenir alors une vieille dame agréable, auprès de laquelle on a moins peur du temps quand on est jeune.

Je dois à "mes" médecins un esprit heureux, apaisé en cas d'angoisse ponctuelle à cause d'un signe physique ou psychique que je ne comprends pas, ceci parce que tout peut être dit, parce que toute question peut être posée, parce que le ridicule n'est pas ridicule. Je dois à ces médecins une certaine réconciliation avec le passé, tout simplement parce que m'a été dit : « Vous ne pouvez pas ne pas avoir en vous définitivement les handicaps qui sont en vous » et, en même temps, avec un plaisir évident, « Vous allez bien ! ». De tels accompagnements me font voir l'avenir avec un véritable soulagement : ils géreront, comme ils le font déjà, ce qui me permettra de continuer pour ma part à

mettre toute mon énergie dans le vivre, un vivre authentique de l'ordre de la joie en dépit de tout. J'espère mourir en milieu hospitalier seule non loin d'eux, dans leur distance proche, dans leur proximité lointaine, qui me permettra de me concentrer sur le mourir que je veux vivre.

J'aime la relation que le médecin et moi établissons chaque fois. Par « chaque fois » j'entends aussi bien un nouveau suivi en ses débuts, où tout est à mettre en place, qu'un suivi ancien, où la consultation continue ce qui est en cours. Je ne demande pas au thérapeute d'être Dieu, je ne lui demande pas de faire qu'il ne m'arrive pas ce qui m'arrive. Je ne lui demande pas de ne pas se tromper : cela peut arriver. Je lui demande de m'écouter, de faire son travail sérieusement de son mieux, d'écouter encore ce que je perçois alors de l'évolution des symptômes, de me dire tout ce qui peut accroître à titre préventif la qualité de vie, moins pour éviter une pathologie que pour promouvoir le bien-être du corps jusque dans la tête. Je ne lui demande pas de tout me dire. Mais je lui demande de me dire l'essentiel. Me dire que je vais bien ou mieux, ou magnifiquement bien fait à mes yeux partie de l'essentiel. Il me revient d'aller à eux dès que quelque chose me semble anormal, vraiment dès le début, et de revenir avec mes questions tant que le phénomène n'a pas disparu ou tant que je me pose des questions. Je compte sur eux pour qu'il me parle vrai quand la menace de mourir est là. Ils le font, courageusement.

J'ai demandé à deux généralistes, qui l'ont accepté bien que ce fût inhabituel pour eux, de m'accueillir dans une singulière démarche : je les rencontre régulièrement, tantôt l'un, tantôt l'autre, à mon rythme et à mon gré, pour leur dire ce qui va bien. Ce fut ma façon de prolonger la lecture du livre de François Roustang, psychanalyste aujourd'hui défunt, sur la cessation de la plainte (La fin de la plainte, paru en 2000). Magnifique ! Voilà qui a véritablement lancé une spirale ascensionnelle. A dire le bien, on va de mieux en mieux !

Merci aux médecins pour tout cela. Merci à eux de ne pas avoir peur de moi, de ma singularité. Merci à eux de s'engager pour moi, pour que je vive et puisse vivre dans la mesure où c'est de leur ressort. Merci d'être des médecins au sens plénier du terme qu'indique l'étymologie : médecin, remède, méditation, médiateur, même racine indo-européenne, vraisemblablement !